Les églises du diocèse de Nantes au XIXe siècle. Des édifices pour le culte, des monuments pour une reconquête

Samuel Guicquel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3242>

DOI : 10.4000/abpo.3242

ISBN : 978-2-7535-5040-7

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 avril 2016

Pagination : 214-2016

ISBN : 978-2-7535-5038-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Samuel Guicquel, « *Les églises du diocèse de Nantes au XIXe siècle. Des édifices pour le culte, des monuments pour une reconquête* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-1 | 2016, mis en ligne le 22 avril 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3242> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3242>

ébruiter les affaires (p. 178). Le village règle ou tente de régler ses comptes lui-même. D'ailleurs, « Quand l'abus est commis par un étranger à la communauté villageoise, le sang des villageois ne fait qu'un tour et la solidarité s'organise immédiatement pour défendre l'honneur de la famille et, à travers lui, l'honneur du village. » (p. 85). Ou, « Dans son ouvrage sur l'infanticide en Bretagne, Annick Tillier évoque "Une justice parallèle, de nature communautaire et informelle, qui semble habiliter le groupe à exercer un droit de regard sur les comportements individuels" (p. 19) ». Du moins est-ce vrai pour l'ensemble du XIX^e siècle ; mais l'évolution est marquée : peu à peu, l'intégration de la société rurale dans le réseau des institutions nationales se fait irrésistible. À l'orée du XX^e siècle, elle est en voie de s'achever.

Bien avant, on notera que certaines catégories d'agresseurs semblent protégées non seulement par le village mais aussi par leur propre hiérarchie. Ce genre d'attitudes se prolongera très avant dans le XX^e siècle, comme on le sait. Il s'agit des instituteurs (sept cas) ou des prêtres, qui, pour beaucoup ou même pour tous, ne sauraient avoir failli pensent leurs supérieurs. La longue description de l'affaire du vicaire de Haute-Goulaine en 1861 (p. 166), vicaire pour qui tout le bourg prend parti, condamnant moralement les deux victimes qui, doublement victimes, doivent quitter le village, est à ce titre bien édifiante.

Au total, un ouvrage plein d'enseignements. On mentionnera quelques éléments négatifs : l'accumulation de cas individuels prend parfois un aspect un peu fastidieux. Le dernier chapitre, à nombre d'égards le plus intéressant, corrige un peu cet aspect des choses. On regrettera aussi l'usage des formules normatives générales et définitives, toujours contestables, la réalité étant infiniment plus nuancée : « Il n'existe pas de sentiment d'insécurité dans les campagnes bretonnes », affirmation très péremptoire car on peut prouver le contraire (nous l'avons fait ailleurs) de nombreuses façons ; « Le baiser sur la bouche, et *a fortiori* le baiser profond, est réprouvé par la majorité des Français » (p. 39). De quelle source l'auteur s'inspire-t-elle pour énoncer une telle « vérité » ? ; « La sexualité est jugée incompatible avec la nudité » (p. 42) – et par qui, où, quand, dans quelle mesure ? Là encore, des affirmations de ce genre, tranchantes et sans nuances, sont très critiquables. Les archives judiciaires ne sont d'ailleurs nullement les seules sources sur ces questions (voir, entre beaucoup d'autres, Alain CORBIN, *L'Harmonie des plaisirs*, Perrin, 2008 ou Jean-Louis FLANDRIN, *Les Amours paysannes*, Gallimard-Julliard, réed. 2001). Reste que, après les ouvrages d'Annick Tillier ou d'Annick Le Douget, ce livre contribue à préciser encore davantage l'histoire, de mieux en mieux connue, de la criminalité rurale en Bretagne au XIX^e siècle

Jean-François TANGUY

HAUGOMMARD, Stéphane, *Les églises du diocèse de Nantes au XIX^e siècle. Des édifices pour le culte, des monuments pour une reconquête*, Rennes, PUR, coll. « Art et Société », 2015, 395 p.

Alors que se multiplient les interrogations sur le devenir des nombreuses églises du XIX^e siècle, la publication de l'ouvrage de Stéphane Haugommard, bibliothécaire à l'université de Nantes, apporte un remarquable coup de projecteur sur ces édifices. *Les églises du diocèse de Nantes au XIX^e siècle* est le fruit d'une thèse de doctorat d'histoire de l'art, réalisée sous la direction de Jean-Yves Andrieux, dont l'apport déborde largement le champ de cette discipline. La nature des sources mobilisées – archives des services de l'État, archives diocésaines, publications périodiques et

ouvrages d'époque – sont d'ailleurs le matériau de base des historiens du religieux. Ce livre s'intègre donc pleinement dans la collection « Art et Société » des Presses universitaires de Rennes, qui offre au lecteur une riche iconographie compensant le renvoi des notes en fin de chapitre.

Le sous-titre de l'ouvrage – « Des édifices pour le culte, des monuments pour une reconquête » – résume la thèse de l'auteur : la vague de constructions qui déferle sur les paroisses nantaises s'explique par la nécessité d'adapter les édifices aux exigences matérielles et culturelles du temps et par le désir de montrer la vigueur du catholicisme. La démonstration suit un plan cohérent et équilibré, divisé en trois parties.

La première revient tout d'abord sur les querelles de propriété et les modalités de l'administration temporelle des édifices religieux. L'auteur, qui connaît parfaitement la législation dans ce domaine, fait ici une très bonne synthèse illustrée des problèmes juridiques que posent les églises au XIX^e siècle. Il explique que leur gestion temporelle est le fruit de compromis ou de rapports de force entre le clergé, les fabriques et les pouvoirs publics et, ce faisant, il propose un remarquable éclairage sur les rouages du système concordataire.

La seconde partie démontre ensuite que les nécessités du culte l'emportent largement sur celles de la conservation. Quelques figures affirment individuellement leur intérêt pour les édifices anciens, mais les intérêts religieux balayaient leurs préoccupations patrimoniales. Le désir de tourner symboliquement la page de la Révolution et la nécessité d'adapter les églises aux exigences du temps amènent 80 % des paroisses nantaises à remanier profondément ou à reconstruire leur église à partir de la monarchie de Juillet. Rapidement, le néo-gothique s'impose : il montre la volonté de réactiver un XIII^e siècle utopique et de renouer avec une influence mythifiée de l'Église sur la société. Le néo-gothique s'intègre pleinement dans une théologie du beau, qui doit encourager la piété en permettant à la prière de s'élever. En outre, il se prête pleinement à une approche arithmétique des besoins religieux, en permettant d'adapter la superficie des nouveaux bâtiments au nombre des fidèles. Dans ce contexte, les rares églises d'Ancien Régime qui traversent le siècle sont celles de paroisses qui ont manqué de ressources pour participer au mouvement de rénovation.

La troisième partie de l'ouvrage analyse le regard de l'Église sur les monuments anciens, et plus particulièrement l'investissement des clercs dans la science archéologique. L'Église ne reste pas à l'écart de l'engouement pour les monuments anciens qui se développe au XIX^e siècle, comme en témoignent la naissance d'un cours d'archéologie dans les années 1840 au petit séminaire de Nantes, la participation d'ecclésiastiques à des campagnes de fouilles et le vif intérêt des clercs érudits pour les vieilles pierres. Mais, au final, ces cours et ces travaux accréditent l'idée que l'architecture et l'art chrétiens doivent s'inspirer des modèles médiévaux. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant d'observer que les résistances face à la démolition ou la désacralisation des vieilles églises sont rares et que les interrogations se concentrent sur le devenir des pratiques religieuses.

Stéphane Haugomard démontre donc de façon probante tout au long de son ouvrage que l'impératif cultuel l'emporte toujours sur l'intérêt historique ou artistique des vieux bâtiments. Il fonde son argumentation sur de nombreux exemples pris dans l'ensemble du diocèse, qui auraient parfois pu être davantage condensés pour offrir plus de place à la comparaison avec d'autres espaces. On aurait par exemple aimé voir des passerelles lancées vers la Savoie étudiée par Annick Rey-Bogey ou le Lyonnais par Philippe Dufieux, d'autant plus que l'absence de bibliographie ne permet pas de renvoyer le lecteur intéressé vers ces travaux récents. Ce livre a toutefois vocation à trouver un public au-delà du diocèse de Nantes : en

insistant sur la force symbolique des églises de la période concordataire, Stéphane Haugommard livre des réflexions qui constituent un jalon remarquable dans l'histoire des églises de la période concordataire et propose une base de réflexion fort utile à tous ceux qui s'intéressent aux enjeux patrimoniaux qu'elles soulèvent.

Samuel GICQUEL

RICHARD, Nathalie, *La Vie de Jésus de Renan, la fabrique d'un best-seller*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2015, 315 p.

Nathalie Richard, bien connue par deux ouvrages majeurs consacrés respectivement aux débuts de l'archéologie préhistorique en France et à Hippolyte Taine, a choisi cette fois de s'attaquer à la recherche des raisons profondes du succès de la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, publiée en juin 1863 par Michel Lévy. Plus qu'un succès, c'est un triomphe : au bout de six mois, le livre s'est déjà vendu à 70 000 exemplaires. Un an plus tard, on approche des 150 000 exemplaires. Ce brillant parcours s'est poursuivi jusqu'en 1947. Seul Victor Hugo a fait mieux avec *Les Misérables* ! Comment expliquer cette foudroyante percée « médiatique » avant l'heure ? Rappelons d'abord que l'ouvrage était attendu depuis que Renan avait vu suspendre son cours au Collège de France, le 26 février 1862, pour avoir quatre jours plus tôt, dans sa leçon inaugurale, qualifié Jésus d'« homme incomparable, si grand que je ne voudrais point contredire ceux qui l'appellent Dieu ». Il faut aussi tenir compte de l'habileté de l'éditeur Michel Lévy, très adroit dans la détection de jeunes auteurs talentueux et point alarmé, apparemment, par l'antisémitisme feutré de Renan. L'essor de la presse populaire bon marché a également contribué à la diffusion de l'ouvrage en relayant les polémiques entre les cléricaux et les anticléricaux.

Les mérites scientifiques du livre sont incontestables mais n'ont pas fait l'unanimité chez les contemporains : les catholiques les ont niés, les protestants les ont appréciés modérément et les libres penseurs les ont estimés insuffisants. Renan a adopté une perspective historiciste, définissant l'histoire comme la science des changements et lui assignant comme mission essentielle l'étude des langues et des religions, en insistant sur les origines des unes et des autres. Il pensait ainsi que les langues sémitiques permettaient de connaître « l'enfance de l'esprit humain ». Il concevait l'histoire comme une science du probable et du vraisemblable plutôt que du vrai, où s'exerçait « une force active et vivante ». Il estimait aussi devoir tenir compte de la race, de l'environnement, des contacts entre les aires culturelles et surtout de la liberté humaine. Dans son rapport aux sources, il en restait à une critique érudite bien tempérée, dont témoignait la confiance faite aux Évangiles considérés comme des « créations du sentiment populaire ».

La *Vie de Jésus* a bénéficié de l'attrait exercé par le genre biographique, occasion rêvée pour le penseur breton de pratiquer la psychologie historique qu'il appelait de ses vœux. À ce niveau se posait la question cruciale des miracles attribués à Jésus. Sans y croire, Renan a choisi de se demander comment les contemporains avaient pu y prêter foi. Adoptant une *via media*, il voit dans les prodiges relatés par les évangélistes de pieuses fraudes, d'aimables légendes, en somme des faits réels transformés et embellis. Jésus lui-même n'y croyait sans doute pas, mais il aurait fait des concessions à ses disciples pour faire passer son message. Position d'autant plus facile à tenir que l'auteur garde le silence sur les noces de Cana et sur la multiplication des pains, se contentant de mentionner la résurrection de Lazare, attribuée à une supercherie familiale. Au-delà de la question lancinante des miracles,